

# Dheepan

## Le tamoul, comme mascarade

Jérôme Delgado

Numéro 302, mai 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delgado, J. (2016). Compte rendu de [Dheepan : le tamoul, comme mascarade]. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 25–25.

# Dheepan **Le tamoul, comme mascarade**

Avec ce premier film français en langue tamoule, Jacques Audiard jette assurément un regard sensible sur la condition immigrante. Derrière cette ouverture vers l'Autre, **Dheepan** livre le portrait d'une terre d'accueil pas si accueillante. Notre bonne conscience cache bien des vérités.

JÉRÔME DELGADO



Un rambo habile et intouchable... qui sait ?

C'est un mensonge qui ouvre **Dheepan**, septième long métrage de Jacques Audiard, et c'est sur celui-ci que se bâtit toute l'intrigue. Le suspens, car c'en est un, comme ceux que le réalisateur de **Sur mes lèvres** sait si bien construire, ne consiste pas tant à savoir si la vérité sera démasquée, mais bien si ce leurre, auquel les protagonistes ne croient pas ou ne semblent pas y tenir du moins, deviendra la vérité. Or, toute la force du film est là, dans le commentaire subtil et critique de ces vérités qu'on se fabrique pour avoir bonne conscience. Pour réussir, il faut non seulement avoir bonne mine, mais surtout correspondre à la normalité.

La normalité, pour Dheepan, un homme en fuite de son Sri Lanka en guerre, et pour Yalini et Illayaal, la femme et l'enfant qui l'accompagnent, c'est de former une famille. Un couple avec une adorable fille de neuf ans, voilà ce qu'il y a de plus normal. C'est leur mensonge, ou leur « secret », puisqu'ils ne se connaissent même pas. Sauf que pour espérer émigrer, pour réussir à quitter l'enfer et atterrir dans le pacifiste et rêvé Nord occidental, il leur faut jouer le jeu. Un petit mensonge, et voilà ! ils obtiendront la Terre promise. Première déception : Madame voulait l'Angleterre, ce sera la France.

Au moment où la question des réfugiés est devenue un énorme enjeu dans toute l'Europe, **Dheepan** prend des airs de brûlot d'actualité. Or, Audiard évite le piège annoncé en misant sur le stratagème de ses réfugiés plutôt que sur les politiques et mœurs de la terre d'accueil. Si les thèmes habituels à toute immigration (difficulté d'adaptation, quête d'identité, rejet, pauvreté, criminalité) sont évoqués ici et là, ils ne sont jamais les véritables moteurs du récit. Le nœud est ailleurs, car pour cette petite famille inventée de

toutes pièces, l'objectif est de se faire croire que leur beau puzzle tient ensemble et qu'ils ont bien fait de migrer.

Leur nouveau paradis ? Une lointaine banlieue, si près de la campagne qu'on la dénomme « Le pré ». Ce ne sera pas le seul autre mensonge. Dans ce complexe de modestes habitations où gangrène le banditisme, Dheepan obtient l'emploi de « gardien », un poste plus proche du concierge, car il n'a ni l'autorité ni les fonctions d'un surveillant. Bien sûr, comme il fallait s'y attendre puisqu'il s'agit d'un Audiard, la vie pépère n'existe pas et les tracasseries de cette fausse prairie monteront en puissance jusqu'à aboutir à une fusillade où tout flambe. Bien que filmées de main de maître, les scènes qui mettent à feu et à sang le secteur n'en sont pas moins une issue un

peu bête. Dheepan devient, ou redevient, qui sait ? un Rambo habile et intouchable, celui qui tire et qui tue comme un héros.

Jacques Audiard a privilégié le regard de l'intérieur, se limitant à peu de scènes avec des personnages autres que les trois réfugiés. L'appartement des protagonistes est le cœur du récit et certains des meilleurs plans sont filmés là. Dans l'entrebâillement des portes, le cinéaste montre les pièces détachées de ce puzzle familial. À travers la contemplation du voisinage par la fenêtre, ce sont des tableaux de sa nouvelle vie que Dheepan tente de décrypter et d'accepter.

Jacques Audiard filme constamment la marginalité, entre la sourde de **Sur mes lèvres** et la handicapée de **De rouille et d'os**. La condition d'immigrant, elle, s'exprime ici dans une langue rarement entendue. Combien de fois le tamoul a-t-il été la langue principale d'un film français ? Au-delà de ce choix politique, chapeau à l'ouverture culturelle ; il y a, dans cette nouvelle sonorité, un plaisir à ajouter une couche de plus à la mascarade. À la fois drôle et tragique, la scène avec l'interprète-traducteur révèle le dernier soupçon de liberté que l'immigrant possède. Dans sa langue d'usage, il peut bien dire ce qu'il veut, le francophone devra à son tour l'accepter comme une pure vérité.

★★★

■ **Origine :** France – **Année :** 2014 – **Durée :** 1 h 49 – **Réal. :** Jacques Audiard – **Scén. :** Noé Débré, Thomas Bidegain, Jacques Audiard – **Images :** Eponine Momencau – **Mont. :** Juliette Welfling – **Dir. Art. :** Michel Barthélémy – **Mus. :** Nicolas Jaar – **Int. :** Anthonythasan Jesuthasan (Dheepan), Kalieaswari Srinivasan (Yalini), Claudine Vinasithamby (Illayaal), Vincent Rottiers (Brahim), Marc Zinga (Youssouf) – **Prod. :** Martine Cassinelli – **Distr. :** Métropole.